

Jeunes bourgeois de Prague

L'œil fixé sur un Occident idéalisé, les jeunes bourgeois de Prague s'ennuient. Survivre, ne pas élever la voix, refouler les souvenirs encore brûlants de 1968...

ÉLISE DESER

ROUGE. La voiture de Pavel se remarque de loin. Pas seulement pour sa couleur : au royaume des Skoda et des Lada, on lui trouve un petit air sophistiqué, incongru. Le véhicule a tout de la Renault 12, sauf la marque : il a été fabriqué en Bulgarie. Alors Pavel a arraché le sigle ; à distance, on s'y tromperait. Un ou deux autocollants à la gloire de Borg judicieusement placés, et quelques gadgets capitalistes ; on se croirait presque à l'Ouest.

Pour parvenir à satisfaire leurs goûts occidentaux, les jeunes bourgeois de Prague, au XII, multiplient les acrobaties. Vlasta, qui consacre le tiers de son temps à essayer de « s'habiller », développe de savantes stratégies pour de futures princesses : « Je vais consulter les journaux féminins à la bibliothèque de l'ambassade de France, explique-t-elle. Je repère les modèles, et j'imité. » Vlasta porte un pantalon de boucher acheté dans un magasin de vêtements professionnels. Elle l'a teint ; les carreaux blancs et noirs ont viré au rose et au noir. Elle a refait la ceinture et rétréci les jambes ; une réussite. A ses pieds, de ravissantes chaussures « Salamander » dénichées en Allemagne de l'Est. Petit problème : les rapporter en Tchécoslovaquie est en principe interdit. Il faut ruser. Avant chaque voyage, Vlasta chausse une paire usée, qu'elle abandonne là-bas. Il suffit d'empoussiérer un peu les chaussures neuves pour repasser la frontière sans encombre.

Pavel et Vlasta ont vingt-cinq ans chacun. Ils viennent de terminer leurs études, et cherchent une place dans la société, sans conviction excessive. Leur refuge, c'est un minuscule café du centre de Prague : quatre ou cinq tables au maximum, alignées dans la pénombre le long d'un bar où s'accouaient, vides, les bouteilles de whisky et de Cinzano. Aux murs sont placardées des photos d'Elvis Presley

et de voitures américaines. Une centaine de personnes s'entassent allégrement, vers midi, dans cet espace étriqué. On y observe les innovations vestimentaires des uns et des autres, et l'on se donne rendez-vous pour le soir dans les rares boîtes de nuit.

Vlasta insiste sur l'originalité du lieu : « Les gens que tu vois ici, c'est un peu la jeunesse dorée. Ils ont souvent des professions bizarres. Des chanteurs, des traducteurs à domicile, des architectes qui réalisent de temps en temps un chantier à l'Ouest. » Vlasta observe avec envie les hôtes de cette oasis frelatée. Les soirées, pour elle, sont moroses : les sorties dans une boîte sont inaccessibles plus d'une fois par mois et les cinémas oscillent entre le didactisme soviétique et le mélodrame occidental, de Kramer contre Kramer à la Vieille Fille, avec Annie Girardot.

mes restés pendus à la radio toute la journée. On pleurait. Pendant la nuit, des avions ont déversé des tracts anti-soviétiques. Nous sommes allés les ramasser pour les lire. C'était complètement inutile. Mais nous voulions faire quelque chose. De retour à Prague, je suis allée me promener avec une cocarde tricolore aux couleurs tchécoslovaques. Tout le monde faisait comme moi. Il fallait montrer que nous ne voulions pas cela. »

Jan, son mari, jette des coups d'œil inquiets autour de nous. On pourrait nous entendre. Mais pour Vlasta, plus question de s'arrêter. Sa voix durcit : « Maintenant encore, si un Russe me demande son chemin dans la rue, je ne le vois pas. Je continue tout droit ; c'est lui qui devra s'écarter. »

Jamais Vlasta ne parle de tout cela, même à ses amis les plus proches. A quel cela servirait-il ? Trop tard. « On en est pour quarante ou cinquante ans. Il faut vivre, s'amuser, et surtout ne pas penser que ça pourrait être autrement. »

Les conversations politiques durent peu, à Prague. Inutiles et douloureuses. Pavel, Vlasta et les autres, tous évoquent leur anti-héros national, le « brave soldat Chevik », victime un peu débile des aberrations de la bureaucratie austro-hongroise. « Maul halten und weiter dienen » (1). Troublante actualité. Pas un seul Tchéque, répètent-ils sans cesse, n'est favorable à ce régime, excepté ceux qui en profitent directement, membres du parti ou changeurs de devises au marché noir. Il ne faut que rappeler de mauvais souvenirs, et s'inscrire dans une tradition trop bien connue : une bureaucratie a chassé l'autre. La domination soviétique n'a fait que remplacer, après trente années d'indépendance, le régime austro-hongrois. « Nous sommes un si petit peuple... », explique Jana, vingt-huit ans. Pendant trois siècles, nous n'avons pas existé en tant que nation. Les dissidents russes, eux, ont des difficultés avec le pouvoir, mais au moins, ils savent que la culture russe, c'est important pour le monde. Nous, même de cela, nous ne sommes pas sûrs. Quand on cherche à écraser la culture tchèque, comme en ce moment, nous pouvons à peine nous défendre. Quel rôle avons-nous à jouer, au fond ? Vlasta renchérit, paraphasant sans le savoir un titre de l'écrivain Milan Kundera, interdit à la vente en librairie (2). « Il faut courber le dos. On exécute des ordres idiots, et, en même temps, on essaie de vivre ailleurs. »

Stupide

Vlasta quitte le café pour aller dîner chez ses parents. Pendant qu'elle s'active à la cuisine, son père déclare : « Vlasta est stupide, politiquement. Elle ne pense qu'à la mode, à s'amuser. 1968, pour elle, c'est de l'histoire. »

De l'histoire ? Pourtant Vlasta aborde spontanément, quelques jours plus tard, le sujet, tabou. Elle se promène au château de Prague, vaste quartier surplombant la ville et qui en a sédimement l'histoire, de la cathédrale gothique aux ruelles commerçantes, de la résidence impériale des Habsbourg au palais du président de la République, en passant par la maison de Kafka. Face au palais, un mur criblé d'impacts de balles « Les chars russes, dit Vlasta. Partout ailleurs, ils ont effacé les traces. Pas ici. » Mur de la honte. Vlasta le contemple, silencieuse. Soudain, elle se lance : « Tout est gravé. J'avais treize ans, et j'étais en camp de vacances. Quand les Russes sont arrivés, nous som-

touriste français qui arrive en Tchécoslovaquie, 1 franc égale 2 couronnes. Pour le Tchéque qui veut acheter des devises, 1 franc égale, tout aussi officiellement, 8 couronnes. Quatre fois plus.

Le reste du temps, Vlasta se dépense physiquement. Deux à trois heures par jour, elle use son énergie sur les courts de tennis, dans un club raffiné où elle peut reconstituer ses forces en sirotant des cocktails. L'hiver, elle file à la montagne : un mois de ski intensif en équipe étudiante, tous frais payés, avec, en prime, quelques possibilités de compétition à l'étranger. Mais la crise économique vient de pousser le gouvernement à diminuer les subventions : Vlasta est maintenant clouée sur place.

Si Pavel et Vlasta tournent des yeux éblouis vers l'Occident, d'autres jeunes cherchent à imaginer, dans leur pays même, une façon de vivre autrement. Jakob, vingt-sept ans, a acheté au prix de quelques jongleries administratives, une maison au nord de Prague, avec une vingtaine d'amis. Aucun problème pour trouver le nom : « Entre Nous ». Aux week-ends, pendant les vacances, c'est la fête. Jakob exhibe fièrement les photos : nus, hirsutes, hilares, la bande de copains a réinventé un lot de permissivité. « Ce que l'on cherche à faire, explique Jakob, c'est à aller jusqu'au bout des libertés que nous laisse le système ». Jakob et ses amis ne sont pas seuls ; quatre ou cinq groupes les ont imités. Une centaine de personnes en tout, qui se connaissent et se parlent. Ils ont fabriqué un espace de confiance, où l'on peut discuter sans crainte des indices réels ou supposés.

Travailler

Qu'ils rêvent aux standards du monde américain ou qu'ils imitent, sans le savoir, les modèles de contre-société élaborés en Californie dans les années 60, Pavel, Vlasta et Jakob partagent une certitude : le boulot ne compte pas.

Travailler, à quoi bon ? Jiri, un jeune technicien ami de Jakob, peut broder interminablement sur ce thème : « Impossible, ici, de souffrir le luxe du moindre effort dans le travail. C'est louche. De toute façon, tout le monde est payé pareil. Celui qui travaille est mal vu. Il dérange les habitudes, on le prendra pour un carriériste ou un membre du parti. On se méfiera. » Eva, la femme de Jakob, ajoute, péremptoire : « Si on se mettait au travail, toutes les richesses produites partirait à Cuba ou au Zimbabwe. Pourquoi se fatiguer ? Et puis, pour avoir un poste intéressant, il faut entrer au parti : pas question. »

Pourtant, l'adhésion au parti n'a pas toujours été la condition nécessaire et suffisante pour trouver un emploi. Jana se souvient des années « bénies » de l'après 68 : trois cent mille membres du parti avaient alors été exclus. Normalisation oblige. Beaucoup ont dû quitter leur poste. Un fantastique appel d'air pour les jeunes, et d'abord pour ceux qui voulaient exercer des professions intellectuelles. Jana, qui a bénéficié de ces circonstances exceptionnelles, expose avec un brin de cynisme les problèmes de la génération qui lui a succédé : « Maintenant, les places sont prises. Et nous avons fait attention à ne pas renouveler les erreurs des anciens : le pire, c'est d'être exclu. On perd tout. Moi, je préfère végéter à coup sûr que d'adhérer au parti, grimper, et courir ce risque. » Une petite purge est si vite arrivée...

A peine Jana a-t-elle commencé à parler qu'elle commence déjà à le regretter. Et si l'on pouvait, dans l'article, la reconnaître ? « Pour un papier que les gens, là-bas, vont lire et oublier, je risque de perdre mon emploi », s'inquiète-t-elle. Elle peut se rassurer : rien ne permettra de l'identifier. Formidable pouvoir du système que de museler partiellement même les étrangers grâce aux contacts affectifs qu'ils ont tissés avec des Tchéques. Les verrons nous partout.

Pologne

On s'ennuie, à Prague. La ville est trop belle. Elle écrase du charme de ses palais baroques la platitude du présent. On vibra pourtant à la fin du mois d'août. Les événements de Pologne réveillaient au cœur de chaque Tchéque l'ancien combattant qu'il n'a pas toujours pu être. Dans le quasi-silence des médias, chacun part à la pêche aux informations. Dans un vieux café des bords de la Noldou, le garçon apporte le Rude Pravo, soporifique organe du P.C. tchécoslovaque. Il désigne un court

article en avant-dernière page : « Ça parle de la Pologne. » Et aussitôt : « Que se passe-t-il vraiment là-bas ? » Il imagine les syndicats libres, le droit de grève, l'allègement de la censure, et hoche la tête. La comparaison est immédiate : « C'est comme chez nous, en 68. »

Chez Jakob aussi, un soir, la conversation s'oriente très vite vers la Pologne. Une dizaine de jeunes discutent, avides d'informations et prolives en commentaires : Josef rentre de Hongrie, paradis relatif où souffle un certain air de liberté. Il y a constaté que le journal télévisé consacrait une demi-heure à la situation polonaise. Seulement, Josef ne comprend pas le hongrois. Il en retire simplement la conviction que c'est grave, et échafaude des hypothèses, la cervelle en roue libre : « En fait, si les Polonais ont choisi de tellement s'endetter vis-à-vis de l'Occident, c'est qu'ils espèrent qu'un jour ça poussera les Etats-Unis à venir les retirer du bloc de l'Est. Il paraît que les Hongrois, eux aussi, aime-

raient bien quitter l'Est. C'est pour cela qu'ils sont si libéraux... »

Jakub le ramène sur terre. « Il regarde avec envie ces Polonais qui osent se révolter, il n'est au fond pas loin de les considérer comme d'incorrigibles naïfs. L'aide fraternelle et internationaliste, ça existe. Ils sont fous, ces Polonais. Kafka, déjà, le disait (3) : « Notre peuple ignore la jeunesse. C'est à peine s'il connaît une très brève enfance. On voit bien, à la vérité, les mêmes revendications se renouveler régulièrement : il faudrait donner aux enfants une certaine liberté, leur accorder une certaine protection, reconnaître leurs droits à un peu d'insouciance (...) On approuve les revendications, on fait des essais dans leur sens, mais on revient bientôt aux anciennes habitudes. »

(1) « Fermer sa gueule et continuer à servir », le Brave soldat Chevik, de Jaroslav Hasek.
(2) Milan Kundera, La vie est ailleurs.
(3) Franz Kafka : Joséphine La cantatrice et le peuple des souris.

REFLETS DU MONDE

AGENCE TELEGRAPHIQUE JUIVE

Le secret de la sobriété des chameaux

La recherche zoologique permet parfois de déboucher sur des applications industrielles inattendues. Du moins si l'on en croit le bulletin de l'AGENCE TELEGRAPHIQUE JUIVE, qui rapporte de Jérusalem cette instructive nouvelle : « Des chercheurs israéliens ont découvert, dans le nez des chameaux, un mécanisme unique qui leur permet de survivre, dans les difficiles conditions du désert, grâce à une hydratation extrêmement réduite. Ce mécanisme, estime le professeur Amiran Shkolnik, de l'université de Tel-Aviv, pourrait être appliqué à la structure des conditionneurs d'air conçus pour les zones arides, dont le problème le plus difficile est surmonter jusqu'à présent était justement une trop grande déperdition d'humidité (...). »

« Alors que la muqueuse tapissant les narines humaines couvre tout au plus dix centimètres carrés, les naseaux du chameau ont une muqueuse de mille centimètres carrés entiè-

rement utilisée par le mécanisme de la respiration. Cette membrane agit à l'inverse de la membrane humaine, qui laisse s'exhaler l'air humidifié dans les poumons. Continuellement humide, elle hydrate l'air desséché du désert au moment où il est inhalé dans les poumons mais retient en revanche cette humidité lorsque l'air est exhalé. Cette sorte de valve de sécurité permet au chameau d'économiser 68 % d'une humidité qu'il perdrait si ses narines n'avaient pas été dotées par la nature d'un tel mécanisme. »

« Les deux savants ont découvert en outre que, alors que l'air exhalé par les humains est à la température du corps, le chameau exhale un air de neuf degrés plus frais (29 degrés) que sa propre température. Il reste à présent aux ingénieurs à utiliser le mécanisme reconstruit après dissection par le professeur Schroter pour améliorer la climatisation dans le désert. »

KOLNER STADT ANZEIGER

L'homme au foyer

L'« homme au foyer » est une idée qui gagne du terrain, du moins en Allemagne fédérale. Le quotidien de Cologne KOLNER STADT ANZEIGER raconte à ce sujet l'histoire édifiante de Michael Nehls, dont la femme poursuit une carrière dans l'administration tandis qu'il s'occupe des enfants.

Le journal écrit : « Papa ! Tu me couds mon bouton ! », dit Alexander, quatre ans, à son père âgé de trente et un ans. Michael Nehls, de Hambourg-Billstedt, va chercher une aiguille et du fil et se met à l'ouvrage en grommelant : « Bon Dieu que ce tissu de jeans est épais ! Ses deux enfants Alexander et Stéphanie, qui n'a qu'un an, sont habitués depuis longtemps à voir leur père à la maison jouer le rôle de la mère de famille. »

Mélanie, qui a près de deux ans, et qui est l'un des trois enfants dont Michael Nehls as-

sure la garde pendant la journée, ne s'est pas encore habituée à ce qu'un homme s'occupe d'elle, en dépit de son manque de préjugés liés à son jeune âge. Thorsten, quatre ans, et sa sœur cadette se sentent parfaitement à l'aise chez cette mère nourricière masculine (...).

« Les ménages du grand ensemble situé à la périphérie de Hambourg parlent de Michael Nehls avec admiration, bien qu'elles ne cessent de s'étonner des exploits de cette maîtresse de maison masculine. Les hommes ne partagent visiblement pas cette admiration. Lorsque Michael Nehls répond au voisin qui veut passer le voir qu'il n'a pas le temps maintenant, ce dernier dit en ricanant d'un air entendu : « Ah bon ! Je comprends ! » Mais il y a longtemps que l'ancien étudiant en mathématiques a cessé de s'intéresser à ce que disent les voisins. »

THE TRIBUNE

Zoo ch. tigres

Selon le directeur du jardin zoologique de New-Delhi, M. J.H. Desai, cité par le quotidien indien THE TRIBUNE, « les zoos indiens éprouvent actuellement les plus difficultés pour acquérir des animaux sauvages, et plus particulièrement des tigres ». »

Bien que le nombre des représentants de cette espèce all enregistré une augmentation impressionnante (de 2278 en 1977, le nombre de tigres en Inde est passé à 3015 en 1979), en raison d'un programme spécial lancé par le gouvernement, un tigre reste, pour les zoos locaux, une pièce de plus en plus difficile à trouver.

Il est vrai que depuis le vote, en 1972, d'une loi desti. à la protection de la faune, la traditionnelle source d'approvisionnement constituée par le secteur privé - s'est, avec l'interdiction du braconnage, totalement tarie.

« La pénurie est à présent si aiguë, ajoute THE TRIBUNE, que le zoo de Lucknow a dû, l'an dernier, importer un mâle d'Australie pour tenir compagnie à la tigresse locale. Celle d'un zoo proche de Chandigarh en a été quittée, elle, pour rendre visite à un mâle de la capitale. A la suite de quoi elle a donné naissance, en juillet dernier, à trois petits tigres, qui regagneront bientôt le domicile maternel. »

Anita Rind
ETRE FEMME A L'EST

"Anita Rind possède un talent discret et subtil : on entre dans son livre comme dans un de ces pays socialistes."
J. Kristeva / Le Monde

"Le seul parti-pris est une grande tendresse pour ces femmes et c'est, de toute évidence, le bon choix."
C. Clément / Le Matin

"...une brèche supplémentaire dans une tradition pesante de silence et d'ignorance..."
V. Neiertz / L'Unité

"Premier livre sur la condition féminine à l'Est, cet ouvrage sans parti-pris a un grand mérite : Informer, découper un petit coin dans l'épais rideau de fer."
D.B. / D.N.A.

Stock / collection "Les Grands Sujets" dirigée par Claude Glayman

Rémy l'autre manière de se meubler!

82-84 et 73 Faubourg St Antoine 75012 Paris Tél. 343 65 58

C'est fou ce que vous serez surpris en arrivant chez Remy... Guidé, conseillé dans un univers de mille et un trésors, vous imaginerez vous-même votre décoration parmi une diversité que seul un artiste alliant création et tradition peut vous présenter : secrétaires, chevets, chaises, bergères, salles à manger tous styles, lits de repos, lits jumeaux, salons, tout est réalisé d'après des documents anciens dans des laques et patines anciennes et en toutes dimensions.

Rémy réalise toute votre décoration : tentures, voilages, dessus de lit, et peut aussi vous présenter les grandes marques de salons et transformables.

Rémy une boutique de copies d'ancien pas comme les autres...